



Voici le quatrième volume d'Audiberti que les éditions Fata Morgana accueillent, après *Chiens écrasés*, *Le Poète*, et *J'ai dû dormir une seconde*. Lire Audiberti dans de telles conditions est une fête. Ce recueil nous propose quatre nouvelles toutes aussi époustouflantes les unes que les autres. Hors de la poésie, du roman et du théâtre, Audiberti est vraiment un maître en littérature.

« Le Vin de décembre » est une jolie histoire de Noël, qui raconte comment un peintre perd, gagne et reperd sa vie avec « l'énigme philosophique de la vie [et] en plus, [...] la difficulté physique de vivre, de subsister. D'avoir à manger. De trouver à boire ». Nous avons là l'explication du titre et ce qui pousse à écrire si magistralement Audiberti. Cette « contribution », c'est celle de son génie d'auteur. Qu'on en juge : « il faudra qu'il vende ses souliers, mais les souliers, par malheur ! c'est bien commode, notamment pour marcher, et quand on a un cœur enfantin et bonasse d'artiste, ça vous botte, de marcher, vu que du nouveau, toujours, est à voir, et qu'autre part, tout sans doute, sera bien mieux ! [...] Marche, petit garçon à brindilles d'or, tout lustré de baisers par ta mère, autrefois. Marche, nigaud de cinquante ans, vieux pardessus, talent rentré, souliers à vendre, cour plein de soif. » Avec une grande générosité de langage, Audiberti peint l'homme à travers sa propre expérience et devient universel.

Mais la nouvelle qui vous prend peut-être davantage à la lecture s'intitule « Un des lieux du monde ». C'est une espèce de western dans lequel les Indiens seraient passés maîtres. Les Blancs sont peureux et on a rarement décrit la peur de cette manière. Et ce n'est pas l'arme qu'il tient dans sa poche qui rassure le personnage : « Témoin de mon obsession homicide et de ma lâcheté, le pistolet, dans ma poche gauche, pesait. Il atteignait le poids d'une vache pleine, d'une locomotive renversée ». Cette dernière métaphore surprend par son participe : c'est dans ces moments où Audiberti nous jette hors des sentiers battus par la prose ou le surréalisme. Il faudra ensuite lire les trois pages ininterrompues de face à face entre David et Goliath, l'Indien fauve et le Blanc pâle de peur qui sont à ce point tendues qu'on les dirait faites pour le cinéma, mais intraduisibles bien sûr en images : « [...] cependant que moi je ne jetais les yeux, pour un regard fugitif, sur le monde et sur ma conscience qu'au moment précis où, après des millénaires, des destructions et des recommencements sans nombre, tout redevenait exactement comme aux premières minutes de notre combat, pour se dissoudre ensuite, et puis, plus tard, après bien des chaos et pas

mal de genèses, se reconstituer à force de combinaisons atomiques qui se succèdent sur le plan de la fortuité arithmétique. » Le discours intérieur nous livre les caches les plus secrètes de l'esprit grâce à la magie du langage, mais surtout nous fait vivre des siècles en quelques lignes.

La nouvelle éponyme est d'un style particulier, style populaire dans lequel excelle Audiberti. Une jeune mariée raconte à son amie la cérémonie et son angoisse devant sa solitude hivernale une fois reléguée dans un pays balte, entourée de chiens, délaissée d'amour : « Berlin est très bien, très vaste, très porte Champerret. Varsovie tirerait plutôt sur le boulevard Sébastopol. À Vilna, cela devient franchement turc. En Estonie, c'est au-delà de tout. On y parle ouralo-altaïque ; Tu te rends compte ! » Audiberti peut être mordant quand il décide de dénigrer les bourgeois, mais redevient très humain quand il s'agit de « trembler et suer aux sources épouvantables de la vie des hommes ». Cette « contribution à l'énigme » est une des mille et une manières d'Audiberti de soulager son angoisse.

Avec « Ariel dans la vallée » Audiberti nous donne une leçon de linguistique à sa façon : « Sous les vocables les plus cérébralisés rien n'est plus facile que de dépister l'onomatopée originelle ; [...] dans *psycho*, dans *psych*, dans *psy*, dans *psy*, dans *ps*, racine instinctive qu'on retrouve telle quelle dans *Pschtt*, la marque d'un soda gazeux, publicité non payée » et plus loin, cette dictée à la Pivote avant l'heure : « *Les détenus quittent la prison dès qu'on les relâche*. Eh bien ! Tous les candidats flicoteaux, ils ont collé un point après *prison* et ils ont mis le reste au pluriel... » Avouez qu'il y a de la trouvaille et qu'on ne s'ennuie pas. Ailleurs une description ethnographique du seizième arrondissement de Paris ravit par ses préjugés : une méduse à Capbreton, le golf à Deauville depuis l'âge de quinze ans, une nuque endolorie à cause de ses « bagnoles successives » et la peau marquée de « minuscules frottements cicatrisés, lèpre salubre, héroïque salaison ». D'un autre côté un intellectuel se prend à essayer de saisir « le ramage des fourmis » : « Les oiseaux, l'océan, les robinets et les moteurs se tuent à parler, crier, gémir, chanter et gueuler [... qu'il faut entendre] afin d'atteindre l'âme des animaux et des éléments ». Audiberti nous enseigne l'abhumanisme, c'est-à-dire le monde qui ne parle pas comme les hommes.

Puisse ce nouveau recueil de nouvelles faire lire Audiberti qui est un de plus grands littérateurs de ce siècle. On revient, pour lui, au mot de génie.

**Bernard Fournier**

*Paris*